

**MOLIÈRE EN BONNE
FORTUNE**
COMÉDIE EN UN ACTE EN
VERS

Publiée par la Revue de France pour l'inauguration du Monument de
Molière à Pézenas.

BLÉMOND, Émile
1897

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juillet 2017

**MOLIÈRE EN BONNE
FORTUNE**
COMÉDIE EN UN ACTE EN
VERS

Publiée par la Revue de France pour l'inauguration du Monument de
Molière à Pézenas.

EN COLLABORATION AVEC
LÉON VALADE.

PARIS, ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR, 23-31 PASSAGE
CHOISEUL, 23-31.

M DCCC XCVIII

PERSONNAGES ACTEURS qui ont créé les rôles.

MOLIÈRE.
DASSOUCY.
PIERROTIN.
LE BARON.
LE DOCTEUR.
LA MARQUISE LA MARQUISE.
LA PRÉSIDENTE.
LANGOUMOIS, valet de la marquise.

La scène est à Lavagnac, dans le parc, devant le château de la Marquise. Mai 1656.

MOLIÈRE EN BONNE FORTUNE

SCÈNE PREMIÈRE.

Dassoucy, Pierrotin.

*Dassoucy, poursuivant Pierrotin, descend du château dans le parc ;
il court, embarrasse par son luth qu'il tient de la main gauche.*

DASSOUCY.

Le vaurien, le pendard ! Vous me paierez ceci,
Brigand de Pierrotin.

PIERROTIN.

Mais, monsieur Dassoucy,
Je l'ai fait sans mauvais dessein, je vous l'atteste.

DASSOUCY.

Le beau « venez-y voir ! »

PIERROTIN.

D'ailleurs...

DASSOUCY.

Petite peste !

PIERROTIN.

5 Pourquoi perdre après moi votre temps et vos pas ?
Je suis plus prompt que vous et vous ne m'aurez pas.

DASSOUCY.

Je vous attraperai, monstre !

PIERROTIN.

Mon digne maître,
Vous allez, j'en ai peur, vous casser le nez.

Coypeau d'Assoucy, Charles dit
Dassoucy, (1605-1677) : poète
burlesque et ami de Molière, de
Scarron, de Cyrano de Bergerac.

DASSOUCY, tombant et laissant rouler son luth.

Traître !

Il me fera mourir.

PIERROTIN.

Je vous l'avais bien dit;

10 C'était fatal.

DASSOUCY.

Au moins, relève-moi, bandit !

PIERROTIN, l'aidant à se relever.

Souffrez-vous quelque part ?

DASSOUCY, saisissant Pierrotin.

Je me porte à merveille ;
Et je crois cette fois vous tenir par l'oreille,
Monsieur le galopin.

PIERROTIN.

Aïe ! À l'aide ! Au secours!

DASSOUCY.

Vous tairez-vous ?

PIERROTIN.

Au meurtre ! On attend à mes jours.

*Aux cris de Pierrotin, sortent du château la Marquise, la Présidente,
le Baron, le Docteur et Langoumois.*

SCÈNE II.

Les mêmes, La Marquise, La Présidente Le Baron, Le Docteur, Langoumois, puis Molière.

LA MARQUISE, à Dassoucy.

15 Pardonnez-lui.

DASSOUCY.

Non pas ! Tant pis pour lui s'il bouge,
Madame la Marquise !

PIERROTIN, se débattant.

À moi !

LA PRÉSIDENTE.

Comme il est rouge !

PIERROTIN.

Monsieur, vos procédés sont...

DASSOUCY.

Quoi ?

PIERROTIN.

... Décourageants !
On ne me prendra plus à relever les gens.

LE DOCTEUR, à Dassoucy.

Voyons ! Il est à tout péché miséricorde.

DASSOUCY.

20 Non, non ! mon cher docteur, il mérite la corde.

LE BARON, à Dassoucy.

Quel crime a-t-il commis ?

DASSOUCY.

Le damné moucheron !
Ah ! vous me demandez ce qu'il a fait, baron !
Nous étions tous les deux sans gîte et sans ressource,
Sans un sou, sans un liard vaillant dans notre bourse,
25 Le jeu très proprement nous ayant nettoyés ;
Molière alors nous a nourris, logés, choyés,
Et nous a, par amour de la bonne musique,
Relevé le moral, remonté le physique,
Sans rien vouloir, après un accueil si touchant,
30 Du maître que son luth, du page que son chant.
Depuis six mois, avec Thalie et Melpomène,

Dans ce beau Languedoc qu'il charme, il nous promène.
Pour notre dernier jour, en vrais enfants gâtés,
Par la Marquise, ici, nous sommes invités
35 De façon très flatteuse ; à sa table, nous sommes
Bellement festoyés, servis en gentilshommes ;
Et quand, tant de bons plats avalés, au dessert
On daigne nous prier de donner le concert,
Ce noir petit démon n'ouvre sa sottie bouche
40 Que pour chanter un air qui cloche, grince, louche,
Comme si, dans sa gorge ou son nez, le goujat
Recélait un canard poursuivi par un chat.
Laissez, laissez-le-moi châtier d'importance !

PIERROTIN.

L'ai-je donc fait exprès ?

DASSOUCY.

Oui, gibier de potence !

LA PRÉSIDENTE.

45 Il a l'air si gentil !

DASSOUCY.

Il voulait me narguer,
Parce qu'hier au soir j'ai dû lui confisquer
Un flacon de muscat qu'il sifflait, le beau merle.
Il était gris, mais gris !...

PIERROTIN.

Tout au plus gris de perle.

DASSOUCY.

Monsieur n'a pas vingt ans et boit comme un soudard.

PIERROTIN.

50 Vieux, je regretterais d'avoir commencé tard.

DASSOUCY.

L'autre jour, je l'enferme un peu, pour qu'il travaille.
Que vois-je en revenant ? Au moyen d'une paille,
Il humait, par le trou de la serrure, un pot
Qu'au dehors lui tenait un valet de tripot.

*Sur ces derniers vers, Molière est sorti du château ; et du haut du
perron, il écoute la suite de la scène, sans être vu des personnages
qu'il domine.*

PIERROTIN.

55 J'avais soif, voilà tout. D'ailleurs, suis-je un esclave
Pour qu'ainsi l'on m'enferme ? Allez, faites le brave !
J'en pourrais raconter de belles, moi, sur vous.

DASSOUCY.

Est-ce qu'on croit jamais ce que disent les fous ?

PIERROTIN.

60 Qui donc, l'autre matin, se plaignant à son page
De l'étiquette absurde et du vain équipage
Des valets en livrée et des maîtres d'hôtel,
Affirmait qu'un dîner chez les grands est mortel ;
Qu'à leur table on ne peut s'asseoir que d'une jambe ;
Que les marauds narquois dont le galon d'or flambe,
65 Sous prétexte de vous débarrasser des os,
Ne vous laissent jamais finir les bons morceaux,
Et n'offrent guère à boire, entre temps, qu'aux convives
Dont les verres sont pleins ou les lèvres craintives ?

DASSOUCY.

Je proteste...

PIERROTIN.

Oh ! Ce n'est pas vous, assurément.

DASSOUCY.

70 Vous dénaturez tout.

PIERROTIN.

Qui donc, quel fin gourmand,
Déplorait qu'on ne pût commander des grillades,
Redemander les plats qu'on suit de ses oeillades,
S'accouder en causant, porter une santé,
Faire rubis sur l'ongle et rire en liberté ?

DASSOUCY, à la Marquise.

75 Il invente à plaisir ; je ne suis point capable
De tenir ce langage.

PIERROTIN.

On le sait !

MOLIÈRE, s'approchant.

Le coupable,
C'est donc moi !

DASSOUCY.

Vous, Molière ?

MOLIÈRE.

Oui, ces mots ronds et francs
Me plaisent. Ils n'ont pas de père, je les prends.
Et pour faire la paix, que votre virtuose,
80 Dassoucy, veuille bien nous chanter quelque chose !

PIERROTIN.

J'ai le gosier fort sec.

MOLIÈRE.

Le tour est délicat !

LA MARQUISE.

Langoumois, débouchez notre meilleur muscat
Pour ces deux ennemis, que le Docteur, à table,
Va réconcilier de façon charitable.
85 Ensuite, ils nous diront leurs airs les plus vantés.

Le Docteur s'incline.

DASSOUCY.

J'accepte de grand coeur.

LE BARON.

À table !

LA PRÉSIDENTE, au Baron.

Non, restez !
Vous m'accompagnerez au parc.

Dassoucy, Pierrotin, le Docteur et Langoumois rentrent au château.

SCÈNE III.

La Marquise, La Présidente, Molière, Le Baron.

MOLIÈRE, au Baron, tandis que la Présidente prend la Marquise à part.

Vous tyrannise. La Présidente

LE BARON.

Hélas !

MOLIÈRE.

Elle paraît ardente.

LE BARON.

Hélas !

MOLIÈRE.

Et vous semblez, en revanche, un glaçon.

LE BARON.

90 Moi ? Je brûle d'amour !

MOLIÈRE.

À donner le frisson !

LE BARON.

Je l'aime éperdument.

MOLIÈRE, désignant la Présidente.

Elle ?

LE BARON.

Non, la Marquise.

Oh ! vous le savez bien. Est-ce qu'on vous déguise

Pareille chose, à vous ? Toujours je me promets

De lui tout avouer ; et je ne puis jamais

95 Lui dire un mot. Mais vous, qui lisez dans mon âme,
Ne pourriez-vous pour moi lui parler de ma flamme ?

**MOLIÈRE, voyant revenir la Marquise et la
Présidente.**

Chut !

**LA PRÉSIDENTE, bas, à la Marquise, en lui
montrant le Baron.**

Il m'adore.

LA MARQUISE.

Lui !

LA PRÉSIDENTE.

Qui pourrait en douter ?

Il me cherche en faisant semblant de m'éviter,

Me répond de travers, trébuche sur ma robe,

100 Et, quand je crois enfin le tenir, se dérobe.

LA MARQUISE.

C'est très particulier.

LA PRÉSIDENTE.

Mais non ! Je n'y vois rien

Que de tout naturel et de tout simple.

LA MARQUISE.

Bien !

LA PRÉSIDENTE.

C'est dit. Laissez-nous seuls. Il faut qu'il se décide,
Cette fois, à m'ouvrir son pauvre coeur timide.

Elle s'éloigne avec le Baron.

SCÈNE IV.

Molière, La Marquise.

MOLIÈRE.

105 Vous n'avez pas pitié de cet amant transi ?
La Présidente va l'attaquer sans merci.

LA MARQUISE.

Tant pis ! Qu'il se débrouille ! Ainsi, monsieur Molière,
Vous partez ?

MOLIÈRE.

Il le faut.

LA MARQUISE.

110 Et plaisante façon nous nous sommes connus !
Puis, que de gais instants !
De quelle singulière

MOLIÈRE.

Que sont-ils devenus ?

LA MARQUISE.

C'est votre admirateur, le Baron en personne,
Qui vous introduisit dans nos murs ; je soupçonne
L'histoire qu'il me fit d'être un conte.

MOLIÈRE.

Non pas !

LA MARQUISE.

C'était vrai ?

MOLIÈRE.

Je me vois encore en plan là-bas.

LA MARQUISE.

115 Quoi ! Le char de Thespis avait cet attelage ?

Thespis : Auteur grec, réputé
inventeur de la tragédie.

MOLIÈRE.

Oui, ce méchant petit voiturier de village
Avait à notre char attelé trois chevaux,
Dont un borgne, avec deux aveugles. Et par vaux
Et par monts, celui-là guidant ceux-ci, ma troupe
120 Roulait cahin-caha, formant un morne groupe.
Tout à coup, l'on s'arrête, on regarde, on descend.
Le cheval borgne était frappé d'un coup de sang,
Ce qui paralysait le seul oeil des trois bêtes.
Consternation. Rien pour abriter nos têtes.
125 La nuit allait venir ; et nous aurions couché
Dans une ornière ou dans un fossé desséché,
Si ce cher baron, qui, par amour pour Thalie,
De nous accompagner avait fait la folie,
Ne nous avait conduits chez vous, à travers champs.

LA MARQUISE.

130 Et sans retour, peut-être, après si peu de temps,
Vous quittez aujourd'hui notre pauvre contrée !

MOLIÈRE.

Cinq grands mois ont déjà suivi cette soirée.

LA MARQUISE.

Vous nous oublierez vite en de nouveaux séjours.

MOLIÈRE.

Vous savez bien qu'à vous je penserai toujours !

LA MARQUISE.

135 L'ironique mensonge, hélas !

MOLIÈRE.

Non, sur mon âme !

LA MARQUISE.

Vous voilà pénétré d'une si belle flamme,
Que vous parlez avec les intonations
Des soupirants qui font des déclarations.

MOLIÈRE.

Oh ! L'on n'en fait jamais que dans les tragédies.

LA MARQUISE.

140 Les coeurs faibles sont pris par les âmes hardies ;
On se plaît à savoir qu'on inspire l'amour.

MOLIÈRE.

Quelle femme pourrait s'y méprendre un seul jour ?

LA MARQUISE.

Et les hommes, ont-ils cette finesse extrême ?

MOLIÈRE.

145 Les uns pensent toujours et partout qu'on les aime ;
Et les autres, toujours par leurs craintes trahis,
Pensent être partout dédaignés ou haïs.

LA MARQUISE.

Et quand ceux-ci, prudents en dépit de Minerve,
N'osent se départir de leur humble réserve,
Que faire en face d'eux ?

MOLIÈRE.

150 On leur tend simplement
La main, quand il le faut, comme il le faut.

LA MARQUISE, lui tendant la main.

Comment ?

Est-ce comme cela ?

**MOLIÈRE, couvrant de baisers la main de la
Marquise.**

Quel rêve, quel délire !
J'avais peur, je n'osais rien espérer, rien dire,
Et ne vous parlant pas, je sentais chaque jour
Mon pauvre coeur muet plus dévoré d'amour.
155 Ne saviez-vous pas tout ? Car, dès l'heure première,
Vous fûtes mon recours, ma joie et ma lumière !

LA MARQUISE.

J'ai l'esprit si novice ! Au sortir du couvent,
Mon grand-père me dit tout net : « Ma belle enfant, \
Vous allez épouser le marquis ; c'est un homme *
160 Que j'estime, que j'aime, et qui doit faire, en somme, ^
Votre parfait bonheur. » J'épousai le marquis.
Contrat, messe, festin, bal, souper, vins exquis, l
Chère abondante. On mange, on boit pendant des heures.
Puis, tandis que les gens regagnent leurs demeures,
165 Mes femmes me faisant escorte, je me rends
Dans nos chambres. Grand bruit. On accourt ; et j'apprends
Que le Marquis n'est plus.

MOLIÈRE.

170 Quoi ! Mort ? Qu'un mari meure,
Cela se comprend ; mais, qu'il meure à pareille heure,
Cela se comprend moins. Terrible émotion,
Madame !

LA MARQUISE.

Il était mort d'une indigestion
Foudroyante.

MOLIÈRE.

Il n'avait que ce moyen, peut-être,
De donner le bonheur promis par votre ancêtre.

LA MARQUISE.

Je jurai de rester veuve éternellement.
Et d'abord, rien de mieux ; mais comme, en un moment,
175 Tout change !

MOLIÈRE.

Sommes-nous en plein conte de fées !
Une ivresse au cerveau me monte par bouffées.
M'épouser !... Est-ce vrai?... Vous dérogeriez !

LA MARQUISE.

Non !
Je puis vous anoblir sous mon titre et mon nom.

MOLIÈRE, à part, plaisamment.

Marquis, moi !

LA MARQUISE.

C'est avec un sot que l'on déroge.
180 Avais-je donc besoin d'entendre votre éloge
Fait à tout bout de champ par le baron, pour voir
Que vous valez autant qu'un homme peut valoir ?
Vous n'allez plus, d'ailleurs, jouer la comédie.

MOLIÈRE.

Ah !

LA MARQUISE.

Sur la scène, est-il besoin qu'on vous le die,
185 Vous ne paraîtrez plus en personne.

MOLIÈRE.

Pourtant...

LA MARQUISE.

Vous vivrez sans tracas, libre, calme, content,
Travaillant à loisir...

MOLIÈRE, avec un sourire.

Si cela vous amuse !

LA MARQUISE.

Je prétends, tout de bon, devenir votre muse ;
Vous verrez. Mais quelle ombre obscurcit votre front ?

MOLIÈRE.

190 Mes vieux amis, je songe à ce qu'ils deviendront.

LA MARQUISE.

Vos vieux amis ! Je vois. C'est quelque fille d'Ève...

MOLIÈRE, lui prenant la main.

Non ! le passé me semble, auprès de vous, un rêve ;
Et, le coeur éperdu, j'oublie à vos genoux
L'univers tout entier. Aimons-nous, aimons-nous,
195 Comme les dieux et les déesses !

LA MARQUISE.

Pas encore !

*Voyant Dassoucy, le Docteur et Pierrothi apparaître sur le seuil du
château, elle dégage vivement sa main que Molière veut reprendre.*

On vient. J'ai la rougeur au front.

MOLIÈRE.

Comme l'Aurore !

LA MARQUISE.

Chut ! Ici, ce n'est point l'Olympe.

Elle s'enfuit.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, seul.

Esprit, beauté,
La marquise est divine... avec humanité !
C'est un petit coeur d'or, sans ombre d'alliage,
200 Et qui me veut grand bien. Oui, mais le mariage !...

Tandis que Molière reste pensif, Dassoucy, Pierrotin et le Docteur sortent bruyamment du château ; Pierrotin porte un flacon et un gobelet, boit à petits coups, fait claquer sa langue et se caresse l'estomac avec béatitude.

SCÈNE VI.

Molière, Dassoucy, Pierrotin, La Docteur.

PIERROTIN, chantant.

Que Saint-Amand a de raison
D'aimer le jus de la vendange !...

LE DOCTEUR.

Que faites-vous, Monsieur !

PIERROTIN.

J'admire votre nez ;
Ses joyeux ailerons, tout enchérubisés,
205 Semblent vibrer au son d'éclatantes fanfares
Et brillent, tels qu'au bout d'un cap puissant deux phares.

DASSOUCY, au Docteur.

Vous roulez là-dessous comme une barque en mer.

LE DOCTEUR.

Vous faites des zigzags comme un crabe, mon cher.

DASSOUCY.

Ne jurerait-on pas, Molière, qu'il navigue ?
210 Croiriez-vous que, depuis une heure, il me prodigue
Des traits non moins légers qu'un troupeau d'éléphants,
Parce que...

LE DOCTEUR.

L'insensé !

DASSOUCY.

... Parce que je défends
Le burlesque, ce genre admirable, sublime,
Où, mariant gaîment le délire à la rime,
215 J'ai créé tant de vers qu'on aime à la fureur.
Vous me faites pitié.

LE DOCTEUR.

Vous me faites horreur.

DASSOUCY.

Écoutez, je voudrais vous convertir.

LE DOCTEUR.

Arrière !

DASSOUCY, à Molière, toujours songeur.

Mais, par le diable ! À quoi pensez-vous donc, Molière !

MOLIÈRE, gêné d'abord, puis avec décision.

Un conseil, mes amis ! Si je me mariais ?

Dassoucy, le Docteur et Pierrotin éclatent de rire.

LE DOCTEUR.

220 Vous ? Par saint Rigomé, relisez Rabelais !

MOLIÈRE.

C'est pour l'avoir relu que je vous en réfère.

LE DOCTEUR.

Puisque vous n'avez pas la foi, mauvaise affaire !

MOLIÈRE.

Mais...

LE DOCTEUR.

Je n'en tiendrais pas le fer chaud.

PIERROTIN.

C'est charmant ;
Il faut cependant bien qu'on s'épouse. Autrement,
225 Le monde finirait tout de suite.

DASSOUCY.

Au contraire !

LE DOCTEUR, à Dassoucy.

Prenez garde, Monsieur ; le mot est téméraire.

MOLIÈRE.

Que me conseillez-vous, docteur?

LE DOCTEUR.

Me suis-je marié ?

Moi que voici,

MOLIÈRE.

C'est juste. Et Dassoucy !

DASSOUCY.

Est-ce vraiment de vous qu'il s'agit ?

MOLIÈRE.

De moi-même.

DASSOUCY.

230 On vous fit avaler quelque drogue ?

MOLIÈRE.

Non, j'aime.

DASSOUCY.

Vous aimez, vous songez au mariage !

MOLIÈRE.

Eh bien ?

DASSOUCY.

Faites-vous Turc !

LE DOCTEUR.

Pourquoi ne pas rester chrétien ?

DASSOUCY.

Faites-vous Turc, avec un turban sur la nuque !
235 Quand on n'a pas à son service un seul eunuque
Pour veiller, sabre au clair, sur un sérail bien clos ;
Quand on doit laisser voir partout, à tout propos,
Sa propre femme, à soi, demi-nue et sans grille,
Ô Molière, il vaut mieux la laisser vieillir fille.
240 Mais qui voulez-vous donc épouser à la fin ?
Cette femme doit être un petit séraphin.

MOLIÈRE.

Elle est belle...

DASSOUCY, avec un sourire d'assentiment.

Eh !

MOLIÈRE.

Riche...

DASSOUCY, étonné.

Ah !

MOLIÈRE.

Noble.

DASSOUCY, stupéfait.

Oh !... C'est quelque folle.

MOLIÈRE.

Mais non !

DASSOUCY, secouant la tête.

Prêtez l'oreille à cette parabole.

Quand je quittai Paris pour aller à Turin,
J'avais un âne, un âne appelé Mathurin,
245 Sobre, doux, jovial comme un magot de Chine,
Qui, sans jamais broncher, portait sur son échine
Mon téorbe, mon luth, mes coffres à chansons,
Et moi-même au besoin. Et vers les horizons,
Mon page me suivant, j'allais à l'aventure,
250 Libre, gai, tout entier à la belle nature,
Humant à pleins poumons l'air pur et généreux,
Léger comme un oiseau, parfaitement heureux.
On goûtait sous un hêtre, au bruit d'une cascade ;
Puis, cueillant au buisson une rose muscade,
255 On repartait, lesté, sur un vieil air français.
A l'auberge, au déclin du jour, je ravissais
Toute la maisonnée en chantant sous la treille.
L'hôte prenait pour moi quelque fine bouteille
Derrière les fagots. Lors, Claudine ou Marton,
260 Fossette à chaque joue et fossette au menton,
Me menait à mon lit où, ne vous en déplaise,
Entre deux beaux draps blancs bien étendu, plein d'aise.,
Aux notes de cristal d'un rossignol lointain
Je m'endormais, parmi la lavande et le thym.

MOLIÈRE.

265 Fort bien ! mais...

DASSOUCY.

Un marquis, rencontré sur la route,
Ayant du premier coup vu qui j'étais sans doute,
Me fit venir, dîner, coucher à son château,
Et, par grande amitié pour moi, me fit cadeau,
Quand je fus pour partir, d'un cheval magnifique.
270 J'aurais du m'en tenir au roussin pacifique
Et décliner tout droit le cadeau du seigneur ;
J'acceptai, je ne sais par quel sot point d'honneur.
De l'équitation j'ai peu fait mon étude.
Certes, j'eus vaguement un brin d'inquiétude ;
275 Mais sans trop réfléchir ni me faire prier,
Je mis étourdiment le pied dans l'étrier.
Je n'étais pas plutôt en selle que la bête
Partit au grand galop vers le guichet. Ma tête
Eût net été tranchée au niveau du mur bas
280 De ce guichet maudit, si je ne m'étais pas
Accroché des deux poings crispés à la crinière
Et, blême comme un homme à son heure dernière,
Aplati tout entier d'un mouvement très prompt.
Rien qu'à m'en souvenir, j'ai la sueur au front.
285 Molière, gardez-vous d'un coursier trop lyrique !
La meilleure monture, ami, c'est ma bourrique.

MOLIÈRE.

Et vous, page ?

PIERROTIN.

Épousez !

MOLIÈRE.

Vos raisons ?

PIERROTIN.

Les voici.
Vous aurez, au bas mot, quelques mois sans souci.
Qui sait? un an, deux ans, peut-être. Votre femme,
290 Répondant à vos feux par une égale flamme,
Vous comblera de tout ce qu'il est bon d'avoir.
Vous boirez, mangerez, aimerez par devoir,
Sans bourse délier, pour de très fortes sommes.
Peut-être ferez-vous souche de gentilshommes.
295 Puis, lorsque vous viendra la nostalgie enfin,
Vous partirez, monsieur, bien garni de vieux vin ;
Et tel qu'un papillon qu'attirent les lumières,
Vous reviendrez gaîment à vos amours premières,
A l'ancien idéal plein de frais renouveau,
300 Au théâtre ! Je tiens cela dans mon cerveau
Pour certain, pour fatal et pour inéluctable.
Vous aurez toujours eu bon gîte, bonne table,
Et le reste, pendant plus de temps que, jadis,
Ève et son pauvre époux n'eurent le paradis.

Rires du Docteur et de Dassoucy.

MOLIÈRE.

305 Tel homme, tel conseil.

SCÈNE VII.

Les mêmes, La Marquise, La Présidente, Le Baron.

LA MARQUISE.

Est-ce qu'on nous oublie ?
Quels rires !

DASSOUCY.

Pierrotin disait une folie.

LA PRÉSIDENTE, bas, à la Marquise.

Vous nous avez troublés, Marquise.

LA MARQUISE.

Il fuyait.

LA PRÉSIDENTE.

Lui !
C'est pour mieux revenir, Madame, s'il a fui.

LE BARON, bas, à Molière.

Avez-vous parlé ?

MOLIÈRE.

Non ; impossible à cette heure !

LE BARON.

310 Hélas !

MOLIÈRE.

C'est délicat.

LE BARON.

Vous voulez que je meure.

MOLIÈRE.

Faites que je sois seul avec elle un moment ;
Peut-être alors...

LE BARON.

Comment les éloigner ?

MOLIÈRE.

Comment !

Inventez quelque chose.

LE BARON.

Oh ! J'y suis. Présidente,
315 Ne m'avez-vous point dit que vous seriez contente
Si monsieur Pierrotin voulait bien nous chanter
L'air qu'aimait entre tous le feu roi ?

PIERROTIN, à la Présidente.

Souhaitez,

C'est ordonner, Madame.

LE BARON, à Dassoucy.

Et son maître sans doute

L'accompagnera.

DASSOUCY.

Certes !

LE BARON.

Allons, docteur, en route !

*Le Baron emmène Dassoucy, Pierrotin et le Docteur vers le château,
puis revient offrir la main à la Présidente.*

LA MARQUISE.

320 Monsieur Molière et moi, nous restons ; Pierrotin
A répété pour nous cet air l'autre matin.
Et puis, je crains d'avoir un soupçon de migraine.

LE BARON, à la Présidente.

Je vous offre la main. Venez, ma noble reine.

SCÈNE VIII.
Molière, La Marquise.

MOLIÈRE, embarrassé.

Je suis vraiment honteux...

LA MARQUISE.

Quel souffle a refroidi
Ce coeur qui se montrait, si vite, si hardi ?

MOLIÈRE.

325 Ce faible coeur n'a pas la force opiniâtre,
Hélas ! d'abandonner sans retour le théâtre.

LA MARQUISE.

À deux, on est plus fort. Pour un danger lointain,
Laisse-t-on le bonheur, vrai, présent et certain ?

MOLIÈRE.

Mais...

LA MARQUISE.

Vous ne m'aimez pas ; on peut tout, quand on aime.

MOLIÈRE.

330 L'obstacle est grave.

LA MARQUISE.

Est-il invincible ?

MOLIÈRE.

Vous-même,
Vous devez bien sentir qu'à le trop mépriser,
Je ferais ce dont rien ne saurait m'excuser.

LA MARQUISE.

335 Quand on a si grand'peur d'un mal qu'on exagère,
La prudence me semble à l'amour étrangère ;
Et d'ailleurs, vous, si fier en votre libre instinct,
Pourquoi rester, sans rien qui vous y force, astreint
À cette servitude incessante, suprême,
De divertir les gens pour vivre, quand bien même
Vous n'avez point sujet de rire et qu'ils sont sots ?

MOLIÈRE.

340 Des sots l'on rit toujours ; presque tous les morceaux
En sont bons.

LA MARQUISE.

Mais cent fois dire les mêmes choses,
Avec des mots, des tons, des gestes et des poses
Identiques, c'est là que je vous comprends peu !
Lorsqu'il faut tous les soirs ressasser l'ancien jeu,
345 On doit faire assez vite un métier d'automate !

MOLIÈRE.

Et que pensez-vous donc que fasse un diplomate,
En dépit de sa morgue et de son air profond ?
Et qu'est-ce, en vérité, que tous les hommes font ?
Et qu'est-ce que, vous-même, ingénument vous faites ?
350 Chaque jour, sauf parfois les dimanches et fêtes,
N'est-il pas, à tout prendre, et pour chaque être humain,
Invariablement semblable au lendemain ?
Homme on femme, marquis ou valet, vieux ou jeune,
Chaque jour on se lève, on s'habille, on déjeune,
355 On agit comme on a l'habitude d'agir,
On dîne, on soupe, on bâille, et puis, sans réfléchir
Au grand nombre de fois qu'on fit la même chose,
On va se dévêtir, on se couche, on repose.
Et puis, sans changements bien fréquents de décor,
360 Sans varier beaucoup le thème, c'est encor
Même ordre et même marche ; et le nombre est immense
Des matins et des soirs que ce jeu recommence.
Et l'on ne paraît pas s'en douter. Le cerveau
Semble prendre toujours le vieux pour du nouveau,
365 Encore que les gens, sans cesse, aient sur la face
Le sourire connu, l'éternelle grimace,
Et vous disent, sans rien de changé dans la voix,
Les mots accoutumés qu'ils vous ont dits cent fois.

LA MARQUISE.

C'est étrange.

MOLIÈRE.

La vie est une comédie,
370 Moins franche seulement que l'autre, moins hardie,
Et déroulant, avec infiniment moins d'art,
Des rôles mal tracés par l'aveugle hasard.

LA MARQUISE.

Peut-être ! Mais malheur au fou qui s'évertue
À réchauffer le marbre où dort une statue ?

MOLIÈRE.

375 Le marbre quelquefois s'anime.

LA MARQUISE.

En vérité,
Vous n'aimez rien que vous, n'étant que vanité ;
Et la chimère au loin vous emporte sans trêve.

MOLIÈRE.

Vous l'avez dit, c'est vrai. J'appartiens à mon rêve ;
Et ne s'y point laisser entraîner à son tour,
380 Ce n'est ni bien m'aimer ni vouloir mon amour.
Me faut-il une belle idole, accoutumée
À voir l'encens monter autour d'elle en fumée,
Et qui, pleine d'orgueil et pleine de péril,
Trône dans son dédain étroit et puénil?
385 Il me faut une franche et vaillante compagne,
Ne craignant pas de faire auprès de moi campagne,
Et qui sache tenir haut le miroir vermeil
Qu'emplit la Vérité d'un lever de soleil,
Le miroir sous lequel le faux, l'ombre, la ruse,
390 Tombent, comme devant la tête de Méduse.

LA MARQUISE.

J'admire et j'applaudis votre élan généreux.
Bravo ! Mais pour apprendre aux gens à vivre heureux,
Ne vaudrait-il pas mieux, soi-même, être l'exemple,
Et dans sa propre vie édifier un temple
395 Au bon goût, au bon sens, aux modestes vertus,
Sur les débris épars des faux dieux abattus?
Les faits prouvent bien plus que les mots.

MOLIÈRE.

C'est logique.
Mais il faut éclairer sa lanterne magique,
Et ne pas maintenir, pour que l'on puisse y voir,
400 Ce qu'on a de clarté sous un boisseau bien noir.

LA MARQUISE.

Tous vos discours, hélas ! ne prouvent qu'une chose,
C'est que vous m'aimez peu.

MOLIÈRE.

Tenez, je vous propose
Un moyen qui doit tout arranger, si vraiment,
Madame, et je n'en puis douter un seul moment,
405 Vous aimez aussi bien que vous voulez qu'on aime.

LA MARQUISE.

Quel moyen ?

MOLIÈRE.

Il résout nettement le problème ;
Mais il vous faudra faire un sacrifice, un grand.

LA MARQUISE.

Parlez ! Me croyez-vous le coeur indifférent ?

MOLIÈRE.

Vous m'avez dit, si ma mémoire ne m'abuse :
410 « Je prétends, tout de bon, devenir votre muse. »

LA MARQUISE.

Certes !

MOLIÈRE.

Tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui, tout de bon !

MOLIÈRE.

Soyez-la !

Mais sérieusement !

LA MARQUISE.

Qu'entendez-vous par là ?

MOLIÈRE.

Dévouez-vous ; et sans regarder en arrière,
Si vous m'aimez vraiment, adoptez ma carrière !

LA MARQUISE.

415 Quoi ?

MOLIÈRE.

Rien ne vous défend d'accepter ce moyen ;
Vous êtes libre.

LA MARQUISE.

Et vous, vous êtes un païen.

MOLIÈRE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

LA MARQUISE.

Je...
Vous voulez que, moi-même,

MOLIÈRE.

Ne disiez-vous pas qu'on peut tout, quand on aime ?

LA MARQUISE.

420 Mais si l'amour peut tout, il doit de ce pouvoir
User pour s'élever et non pas pour déchoir.

MOLIÈRE.

Quand on a si grand'peur d'un mal qu'on exagère,
La prudence me semble à l'amour étrangère.

LA MARQUISE.

Quelle dérision étrange !...

MOLIÈRE.

Vous n'aimez rien que vous, n'étant que vanité. En vérité,

LA MARQUISE.

425 Oh !...

MOLIÈRE.

N'est-ce pas ainsi, madame, qu'il faut dire ?

LA MARQUISE.

J'ai le coeur gros de pleurs et vous me faites rire.

MOLIÈRE.

Hélas ! Je gagne ainsi mon pain quotidien.

LA MARQUISE.

Vous ne serez jamais qu'un franc comédien.

MOLIÈRE.

430 Si vous ne m'aviez vu jouer la comédie,
Penseriez-vous à moi ?

LA MARQUISE.

Mais ce que j'aime en vous, est-ce le masque? non, Je suis une étourdie ;
C'est le visage.

MOLIÈRE.

Bien ! mais sauriez-vous mon nom,
M'auriez-vous distingué de la foule servile,
Si vous ne m'aviez vu qu'en costume de ville?

LA MARQUISE.

435 Mon Dieu !...

MOLIÈRE.

440 Si j'acceptais, pour être votre époux,
De quitter à jamais la scène, savez-vous
Ce qui m'arriverait ? Dès la première année,
Malgré tout mon amour, vous seriez étonnée,
Madame, de sentir le vôtre chaque jour
Décroître, pour bientôt s'éteindre sans retour.

LA MARQUISE.

D'où le concluez-vous, modestephilosophe? ?

MOLIÈRE.

Je ne me sens pas fait, marquise, de l'étoffe
Dont sont faits les marquis... Mon rire plébéien,
Mes bizarres façons et mon esprit païen,
445 Vous déconcerteraient trop vite. Mon prestige,
Fleur d'un jour, sécherait tristement sur sa tige ;
Je serais l'instrument dont nul ne sait jouer,
Le vaisseau qu'aucun flot ne vient plus renflouer ;
Partout, à chaque pas, je romprais l'harmonie
450 Des choses et des gens. « Il se croit du génie,
Dirait-on en riant ; le pauvre homme, il s'en croit ! »
Et votre coeur, pour moi de jour en jour plus froid,
Serait, peut-être bien, de jour en jour plus tendre
Pour le baron.

LA MARQUISE.

Pour qui ?

MOLIÈRE.

Pour le baron Clitandre !
455 Oh ! que vous avez tort, et grand tort, de ne pas
Vous laisser convertir un peu par les appas
De l'art qui m'est si cher ! Du premier coup, marquise,
Vous seriez, j'en suis sûr, comédienne exquise ;
Et moi, tout en faisant des efforts compliqués,
460 Je ne jouerais jamais que les marquis manqués.
Le baron est mieux fait pour vous, sur ma parole !

LA MARQUISE.

Par exemple, voilà la chose la plus folle
Que vous m'avez contée encore !

MOLIÈRE.

Le baron
Vous aime ; et de nous deux c'est lui le bon larron.
465 Comme il me suppliait, madame, de vous dire
Ce qui, lorsqu'il vous voit, sur ses lèvres expire !
Ce n'est pas Amadis ni le Prince Charmant ;
Mais s'il n'est pas tourné comme un parfait amant,
Attentif, élégant, doux, discret et fidèle,
470 Il a tout ce qu'il faut pour un mari modèle.
C'est à ces choses-là qu'il convient de viser,
Quand ce n'est point pour rire et qu'on doit épouser.

LA MARQUISE.

C'est trop fort.

MOLIÈRE.

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Mais c'est une gageure.

MOLIÈRE.

Je suis respectueux et grave, je vous jure.

LA MARQUISE.

475 Ce n'est pas le respect qui vous gêne beaucoup.

MOLIÈRE, souriant.

Mais si !

LA MARQUISE, souriant également.

L'impertinent !

MOLIÈRE.

Une femme de goût
Ne prend guère l'hymen pour une apothéose.
Vous régnerez chez vous, au moins ; c'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Ô sagesse !

MOLIÈRE.

Ô folie !

LA MARQUISE.

Il faut donc oublier !

MOLIÈRE.

480 Votre royal dédain ne saurait donc plier !

LA MARQUISE.

Pourquoi tenir si fort à vos marionnettes?

MOLIÈRE.

Pourquoi les accabler de vos grands airs honnêtes?

LA MARQUISE.

Pourquoi si rarement le désir suborneur
Par ses sentiers fleuris mène-t-il au bonheur?

MOLIÈRE.

485 Pourquoi le ciel fait-il d'une façon si rare
Jaillir le feu sacré du marbre de Carrare ?

LA MARQUISE.

Que vous êtes cruel !

MOLIÈRE.

Fallait-il vous tromper?

LA MARQUISE.

Il fallait fuir, au lieu de vous émanciper.
Adieu mon rêve !

MOLIÈRE.

Adieu ma trop brève démente !

490 Le songe va finir, quand à peine il commence.

LA MARQUISE.

Je devrais vous haïr ; pourquoi donc près de vous
N'ai-je senti jamais un abandon si doux ?
Je ne le comprends pas, et mon cœur me l'atteste.

MOLIÈRE.

495 C'est que, si le mari disparaît, l'amant reste ;
Mais bientôt, à son tour, l'amant devra partir.

LA MARQUISE.

Vous raillez, je crois, jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE IX.

**Les mêmes, Dassoucy, Pierrotin, Le Baron, Le
Docteur, La Présidente, puis Langoumois.**

LE DOCTEUR, montrant Pierrotin.

Il est incorrigible.

DASSOUCY.

Il est indécrottable.

LE DOCTEUR.

500 Près de la Présidente, il s'est remis à table
Après avoir chanté son air ; puis le serpent,
D'un petit ton câlin, hypocrite et rampant,
A dit à sa voisine...

MOLIÈRE.

Eh ! Qu'a-t-il pu lui dire?

DASSOUCY.

Il a dit doucement, avec un pur sourire,
Qu'il professait pour elle une admiration

505 Sans borne ; que c'était presque une passion ;
Qu'il serait bien heureux d'entrer à son service
Comme page, et ferait alors le sacrifice
De m'abandonner, moi, Dassoucy ; qu'il fallait
Ne pas s'imaginer que le baron voulait
L'épouser, le baron adorant la marquise...

LA MARQUISE.

510 Mais, baron, pour qu'ainsi tout le monde le dise,
Il faut que le propos soit vrai.

LE BARON.

Je meurs d'amour.

LA MARQUISE.

Vous auriez dû parler et faire votre cour ;
Qui vous en détournait ?

LE BARON.

Hélas ! Mon amour même.
J'avais le coeur empli d'une angoisse suprême,
515 Et...

LA MARQUISE.

Vous mériteriez une punition
Sévère, avant d'avoir mon absolution.
Je vous fais grâce.

LE BARON.

Alors ?...

LA MARQUISE.

Nous verrons.

PIERROTIN, à la Présidente, à l'écart.

J'ai dans l'âme
Des trésors inconnus.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Cher enfant ! Quelle flamme,
Quel beau regard limpide et quel front radieux !

**MOLIÈRE, à la Marquise, après avoir écouté
Langoumois qui est venu lui parler bas.**

520 Madame, nous devons vous faire nos adieux.
Nous n'avons que le temps de regagner la ville,
Pour ne point retarder de façon incivile
La dernière de nos représentations.

LA MARQUISE.

525 Ne partez pas si vite. Il faut que nous causions.
L'heure ne presse pas.

MOLIÈRE.

Pardonnez, l'heure presse.
Préparez-vous, messieurs. Baron, point de paresse !
Vous nous accompagnez, n'est-ce pas?

Bas, à Dassoucy, en lui montrant la Marquise.

Laissez-nous !

Puis, bas à la Marquise, tandis que Dassoucy manoeuvre de façon à écarter tous les autres personnages.

530 Que ne puis-je rester encore à vos genoux,
Pour que mon pauvre coeur amoureux vous désarme,
Et pour que cette main, si quelque folle larme
Vient à mes yeux, l'essuie, hélas ! tout doucement !

LA MARQUISE, vite et bas.

535 Nous ne pouvons plus rien nous dire en ce moment ;
Partez. Mais revenez ce soir. Oui, c'est facile ;
Le château, par bonheur, n'est pas loin de la ville.
Voici la clef du parc.

MOLIÈRE.

Marquise !...

LA MARQUISE, lui glissant la clef dans la main.

Chut ! Tenez,
Et prenez garde aux yeux qui vers nous sont tournés.
Nous nous retrouverons au bout de la terrasse,
À minuit.

Elle rentre dans le château.

LE BARON, allant à Molière.

Permettez qu'enfin je vous embrasse !
Vous me sauvez la vie.

Il veut l'embrasser.

MOLIÈRE, se refusant à cette embrassade.

Excusez-moi !

LE BARON, revenant à la charge.

540 Vous prouver mon entier, mon parfait dévouement?
Comment

MOLIÈRE, se dégageant.

En ne m'étouffant pas.

LA MARQUISE, reparaissant an seuil du château.

Adieu !

LE BARON.

Je la devine ;

Elle couronnera ma flamme.

**MOLIÈRE, à part, regardant tour à tour la Marquise
et la petite clef du parc.**

Elle est divine !

Ô petite clef d'or du paradis vermeil,
Que vous me tentez !... Bah ! la nuit porte conseil.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].